

Bibliothèques

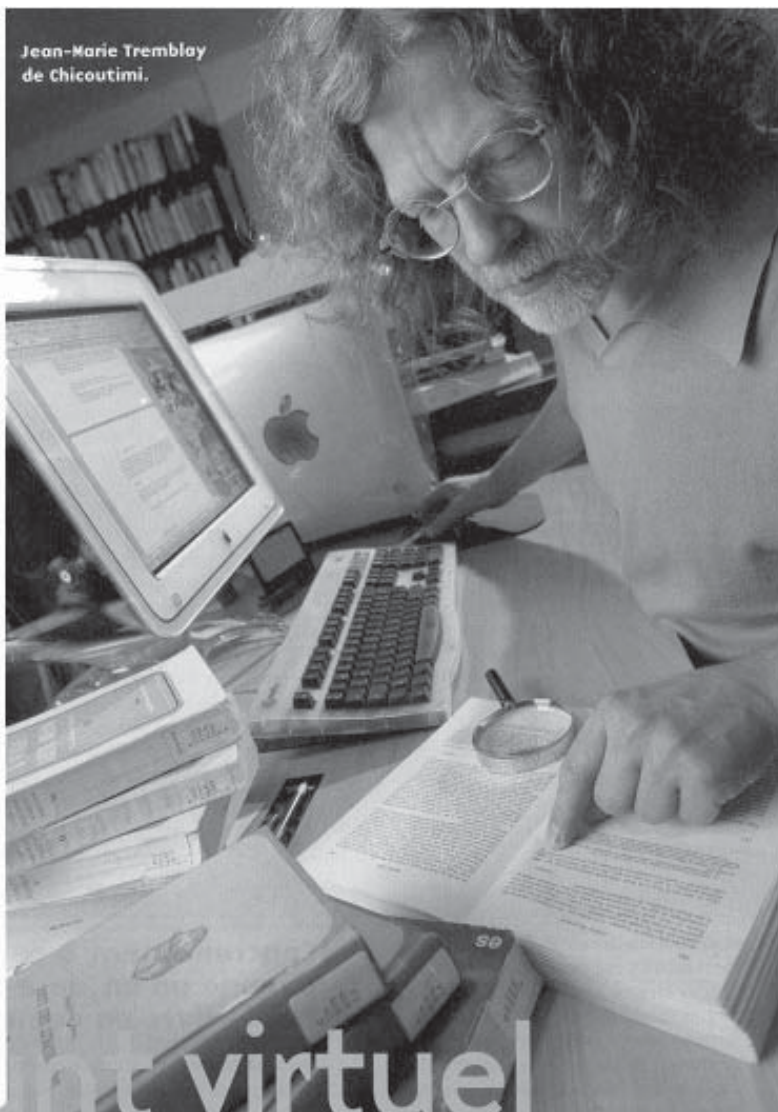
On peut désormais
emprunter des
ouvrages des
bibliothèques du
monde entier un clic
de souris.
Des lecteurs de
Mauritanie
s'approvisionnent
même à Chicoutimi.

par Jonathan Trudel

L'emprunt virtuel est arrivé

Dans le calme et la fraîcheur de son sous-sol, à Chicoutimi, Jean-Marie Tremblay a parfois l'impression de se transporter dans un monastère. Comme les moines copistes du Moyen Âge, il passe de longues heures à reproduire des textes qui ont marqué leur époque. Mais au lieu d'une plume, il se sert d'outils à la fine pointe de la technologie. Autour de lui trônent trois ordinateurs munis d'autant de scanners.

Professeur de sociologie au cégep de Chicoutimi, Jean-Marie Tremblay, petites lunettes et barbe poivre et sel, s'est donné la mission ambitieuse de numériser les grands classiques des sciences sociales pour les rendre accessibles à tous, en français, grâce au réseau Internet. «Contrairement aux moines, qui étaient isolés et coupés du monde, je peux partager les fruits de mon travail avec la terre entière!»



Bibliothèques

Ne cherchez pas un roman d'un écrivain québécois contemporain. Car la presque totalité des titres électroniques accessibles en français sont l'œuvre d'auteurs décédés depuis plus de 50 ans.

Sa collection virtuelle compte pour le moment 150 textes, du Capital, de Marx, au Prince, de Machiavel. Et des usagers aux quatre coins de la planète. Depuis sa mise en ligne dans le site Internet de la bibliothèque Paul-Émile-Boulet, de l'Université du Québec à Chicoutimi (http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html), en février dernier, sa collection a reçu la visite de centaines d'étudiants et de collègues d'Haïti, du Burundi, du Rwanda, de Madagascar et du Viêt Nam. «Il s'agit d'un outil exceptionnel pour des pays comme le nôtre, où l'accès à l'information et à la documentation demeure très difficile», écrit dans un courriel de remerciement Fatma Mint Elkory, de l'Université de Nouakchott, en Mauritanie.

Les bibliothèques virtuelles, qui permettent de télécharger sur un ordinateur des livres entiers pouvant être lus sans que l'on ait à se déplacer ni à déboursier un seul sou, se multiplient dans le monde. Et pas seulement dans les milieux universitaires.

Vous êtes un admirateur d'Émile Nelligan ou un descendant de l'ancien premier ministre Honoré Mercier? Vous pouvez désormais consulter leurs œuvres dans le site de la Bibliothèque nationale du Québec (www2.bibliat.gouv.qc.ca), qui recense plus de 30 000 documents numériques. Vous êtes plutôt un fervent de littérature française? Vous trouverez dans le site de la Bibliothèque nationale de France (gallica.bnf.fr) plus de 100 000 livres numériques, dont ceux d'Honoré de Balzac, Victor Hugo, Jules Verne et Émile Zola.

Mais ne cherchez pas un roman d'Yves Beauchemin. Ni d'à peu près n'importe

quel écrivain québécois contemporain. Car la presque totalité des titres électroniques accessibles en français sont l'œuvre d'auteurs décédés depuis plus de 50 ans — et donc libres de droits, selon les conventions internationales. Pour des bouquins plus récents, il faudra repasser.

«Nous sommes très en retard par rapport aux États-Unis et au reste du Canada», dit Denis Boisvert, président des Bibliothèques publiques du Québec et directeur de la bibliothèque T.-A.-Saint-Germain, de Saint-Hyacinthe. Non seulement les anglophones ont accès à un plus grand nombre de livres numériques anciens, mais ils peuvent aussi visionner des œuvres fraîchement

sorties sur le marché. Encore une fois, Shakespeare se paie la gueule de Molière.

À Burnaby (en banlieue de Vancouver), à Kitchener et à Toronto, les abonnés de la bibliothèque municipale n'ont plus à se déplacer pour emprunter un livre. Ils n'ont qu'à se rendre devant leur ordinateur pour accéder, à toute heure du jour ou de la nuit, à des centaines d'ouvrages électroniques, d'un manuel sur le jardinage à la plus récente version du guide d'utilisation du logiciel Word.

Depuis son ouverture, à titre expérimental, il y a un peu plus d'un an, la bibliothèque virtuelle de Toronto «suscite énormément d'intérêt» de la part de ses usagers, dit Joan Lombardo, directrice des nouveaux services. Les 400 documents proposés ont été «prêtés» pas moins de 10 000 fois en un an. «Un succès considérable», dit-elle.

L'engouement est encore plus visible aux États-Unis, où près de 2 000 bibliothèques municipales d'un bout à l'autre du pays ont pris le virage numérique. Elles offrent l'accès à un vaste

Les ratés du livre numérique

Contrairement à ce qu'on prédisait il y a à peine un an, le e-book n'a pas encore tué le livre en papier. Loin de là.

GUTENBERG POUVAIT ALLER SE RHABILLER: le livre électronique allait révolutionner l'industrie du livre traditionnel - en papier - à la vitesse de l'éclair. C'était il y a à peine un an, à Chicago, au BookExpo America, le congrès annuel des grands éditeurs et libraires américains. «J'avais peut-être un peu trop bu de martinis », admet aujourd'hui un des plus fervents promoteurs du livre électronique, Michael Powell, président de Powell's Books, en Oregon. Au Salon du livre de Paris, l'an dernier, même enthousiasme débordant pour le livre électronique... et même retour sur terre cette année.

Que s'est-il passé ? Rien, justement. « La grande majorité des lecteurs sont satisfaits du format papier », écrivent les analystes de l'entreprise américaine Jupiter Research dans un récent rapport sur la « portée limitée » du livre électronique. Les ventes de e-books, ces petits appareils sur lesquels on peut télécharger plusieurs livres - « une mini-bibliothèque dans votre main », comme dit une publicité -, ne décollent pas. Au Canada, ils ne sont offerts que par une poignée de détaillants de produits électroniques. Selon les prévisions les plus optimistes, ils ne représenteront, en 2005, que 2,5 % des ventes de l'édition américaine. Comme si le tableau n'était pas assez sombre, le e-book est présentement vendu en deux formats incompatibles: Adobe et Microsoft. Une bataille qui rappelle drôlement celle des normes VHS et Beta pour les magnétoscopes, au début des années 80. Et comme les gens craignent de miser sur le mauvais cheval, ils attendent avant d'acheter.

répertoire de dizaines de milliers de titres, constamment mis à jour.

Mais si ces collections virtuelles font le bonheur des bibliophiles, elles donnent des maux de tête à nombre d'éditeurs qui tentent, tant bien que mal, de vendre leurs livres par Internet. Pourquoi les lecteurs paieraient-ils pour acheter un bouquin électronique, demandent-ils, s'ils peuvent en emprunter un gratuitement dans une bibliothèque en ligne?



Tous les Québécois, de Rouyn-Noranda, pourront emprunter des livres en ligne à la GBQ, qui ouvrira en 2003.

«C'est un faux problème», répond Denis Boisvert, qui a amassé des boîtes et des boîtes de documentation — en papier! — sur le phénomène du livre électronique. Selon lui, ceux qui ont peur des bibliothèques virtuelles souffrent du même préjugé idéologique que celui qui avait cours à l'instauration des bibliothèques traditionnelles. «Tout le monde pensait qu'on allait tuer les éditeurs. Rien n'est plus faux. La réalité, c'est que les gens ont des moyens limités. Nous, on existe pour donner un accès démocratique à la culture. Nous ne sommes pas des compétiteurs mais des compléments essentiels.»

Bon nombre de bibliothèques virtuelles américaines ont d'ailleurs recours à un système, mis au point par la société NetLibrary, du Colorado, qui assure aux éditeurs une juste part des droits d'auteur qui leur reviennent.

«C'est comme si on achetait de vrais livres en papier», explique Joan Lombardo, de la bibliothèque de Toronto, elle aussi cliente de NetLibrary. «Les bouquins que nous "prêtons" ont une date d'expiration, après laquelle ils deviennent illisibles. Et si un abonné veut obtenir un ouvrage déjà "prêté" par Internet, un message lui dira: "Désolé, ce livre n'est pas disponible."»

Pourquoi, dans ces conditions, les éditeurs francophones hésitent-ils à donner aux bibliothèques un accès numérique à leurs livres? «On est prêts à passer au numérique, mais on ne sent pas

de demande de la part des lecteurs», explique le coloré Denis Vaugeois, président de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), qui regroupe une centaine d'éditeurs québécois.

Denis Vaugeois se dit en mode «observation». «On s'en fait raconter de toutes les couleurs sur le e-book [voir

Ceux qui ont peur des bibliothèques virtuelle souffrent d'un préjugé semblable à celui qui avait cours à l'instauration des bibliothèques traditionnelles, dit Denis Boisvert. « Tout le monde pensait q'on allait tuer les éditeurs. »

l'encadré]. Il y a beaucoup de fumisterie. Et la technologie change à une vitesse folle.»

D'ici peu, les bibliothèques publiques du Québec n'auront pourtant d'autre choix que de se mettre au diapason du reste de l'Amérique du Nord, croit Denis Boisvert: «Ça sera fait d'ici trois ans au maximum.»

Et peut-être avant. Quand la Grande bibliothèque du Québec (GBQ) ouvrira ses portes, en 2003, tous les Québécois, de Rouyn-Noranda à Natashquan, pourront emprunter des livres en ligne à défaut de se rendre dans le nouvel établissement montréalais. Foi d'Alain Boucher, responsable des nouvelles technologies à la GBQ, qui a l'intention

d'entamer sous peu des négociations avec les éditeurs québécois.

D'ici là, le livre électronique continuera sa percée dans les maisons d'enseignement. Depuis cet automne, des dizaines de milliers d'étudiants du réseau de l'Université du Québec ont accès, par le site Web de leur bibliothèque, aux grands classiques des sciences sociales numérisés par Jean-Marie Tremblay. Qu'ils peuvent télécharger — et conserver — sur leur ordinateur.

Les quelques dizaines d'étudiants de Tremblay, au cégep de Chicoutimi, en profitent aussi, bien sûr. «Ça transforme complètement ma façon d'enseigner!» dit-il. Plus besoin, par exemple, de déposer des livres en réserve à la bibliothèque. Aujourd'hui, grâce à sa collection virtuelle, tous ses élèves peuvent avoir accès en même temps à des documents dont il n'avait auparavant que quelques exemplaires. «Il n'y a plus de contraintes matérielles: je peux leur faire lire beaucoup plus de textes», dit Jean-Marie Tremblay, enthousiaste. Ses étudiants, eux, semblent aimer la formule... mais apprécient moins les heures d'études additionnelles qui l'accompagnent!

Est-ce cela, le coût du progrès?